

NUIT BLANCHE

N° 149 hiver 2018 8,95 \$

magazine littéraire

35^{ANS}

Voix innues
contemporaines

Naomi
Fontaine

Jacques Chauviré

Richard Ford

Niviaq
Korneliussen

Georges Leroux

Rodney Saint-Éloi

Photo : Louise Leblanc

Nuit blanche, 1026, rue Saint-Jean, bureau 403, Québec (Québec) G1R 1R7

PP40038870 E09023

Messageries Dynamiques

4 9



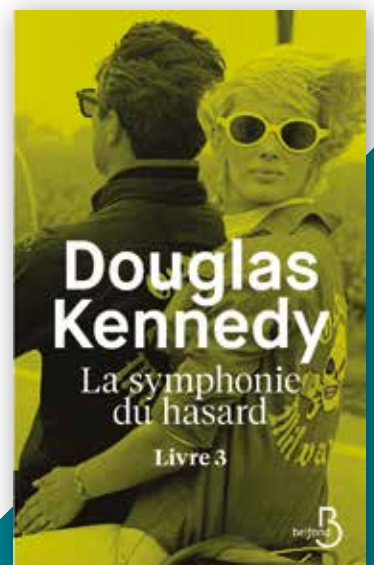
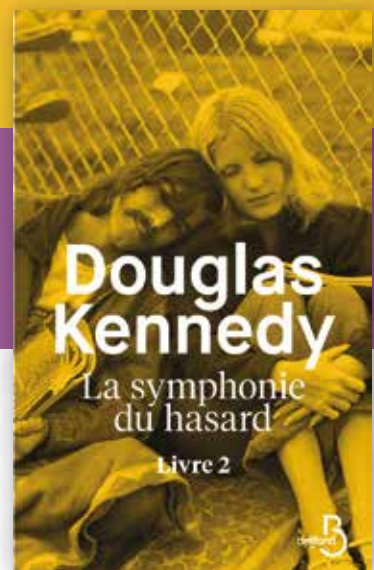
#149

7 10764 8.95\$

Douglas Kennedy est de retour pour notre plus grand bonheur



À paraître en 2018



Un roman d'une ampleur inédite, quelque part entre *Les Charmes discrets de la vie conjugale* et *La Poursuite du bonheur*.

Un roman-fleuve qui traverse avec force et fracas le bouillonnement social des années 60 et 70.

Il y a une croyance très ancienne chez les Innus. Ils disent que si un père n'a jamais vu son enfant, c'est que cet enfant possède un don.

Naomi Fontaine, *Kuessipan*

35 ANS – PRISE 4

Ce numéro d'hiver clôt bellement le 35^e anniversaire de *Nuit blanche* avec en couverture la romancière d'origine innue Naomi Fontaine. Cette année ont été mis au premier plan de jeunes auteurs prometteurs de 35 ans ou moins. Dans « Codes et voix innues contemporaines », Jean Désy signale à juste titre l'apport de Naomi Fontaine à l'expression d'une parole « autochtone et littéraire et québécoise qui n'avait pas encore été mise en forme », de même que l'engagement de Joséphine Bacon, de Natasha Kanapé Fontaine : porte-voix de leur communauté qui enrichissent la littérature et la société québécoises.

CARTOGRAPHIER L'IMAGINAIRE QUÉBÉCOIS

Au cours des trois prochaines années, nous vous inviterons à explorer la vie littéraire et l'imaginaire de régions du Québec particulièrement dynamiques par la publication de dossiers spéciaux où se côtoieront voix émergentes et figures emblématiques, panoramas et analyses fouillées, textes de création, paroles d'éditeurs... De belles découvertes en perspective. Rendez-vous dès avril prochain au Saguenay–Lac-Saint-Jean pour une aventure de lettres, de fjord et de lacs.

P.-S. Si votre abonnement arrive bientôt à échéance, pensez à l'abonnement de trois ans pour ne rien manquer de nos futurs atlas littéraires !

Et bonne année 2018 !
L'équipe de *Nuit blanche*



Félicitations à Louise Dupré

qui remporte le Prix du Gouverneur général pour son recueil *La main hantée*



*« pour laver la douleur
il n'y a que les larmes*

*et la poésie quand elle arrive
à toucher
la moelle de la langue »*



Canada Council
for the Arts

Conseil des Arts
du Canada

photo: Ioma Iczkowitz

NUIT BLANCHE

magazine littéraire

NUMÉRO 149 – HIVER 2018

Directrice de la publication: Suzanne Leclerc
Rédacteur en chef: Alain Lessard
Secrétariat et abonnement: Marie-Pia Alexis

Comité de rédaction: Jean-Paul Beaumier, Anne-Marie Guérineau, Louis Jolicoeur, Alain Lessard, François Ouellet
Responsable de la rubrique « Écrivains méconnus du XX^e siècle »: François Ouellet

Design graphique: Dominic Duffaud / plurimedia.ca

Ont collaboré à ce numéro: Gérald Baril, Manouane Beauchamp, Jean-Paul Beaumier, Gaétan Bélanger, Françoise Belu, Patrick Bergeron, Michèle Bernard, Pierrette Boivin, Roland Bourneuf, Yan Cliche, Bruno Curatolo, Jean Désy, Jean-Guy Hudon, Yves Laberge, Thérèse Lamartine, Pierre-Luc Landry, Laurent Laplante (1934-2017), David Laporte, François Lavallée, Bruno Lemieux, J. R. Léveillé, Sévryna Lupien, David Lonergan, François Ouellet, Julie Pelletier, Yvon Poulin, Judy Quinn, Catherine Voyer-Léger

En couverture: Naomi Fontaine
photographiée par Louise Leblanc

Révision: Judy Quinn, Suzanne Leclerc
Collaboration à la mise en ligne: Denis Landry
Campagne d'abonnement: Lucie Leclerc
Publicité: Alice Fanguet

Conseiller en informatique: Nicolas Bégin (Somitel)
Impression: Deschamps Impression
Distribution au Canada, en kiosque et en librairie:
Messageries Dynamiques inc.

Nuit blanche, magazine littéraire: 1026, rue Saint-Jean,
bureau 403, Québec (Québec) G1R 1R7
Téléphone: 418 692-1354
Site Web: www.nuitblanche.com
Courriel: nuitblanche@nuitblanche.com

Périodicité: 4 numéros par année
Numéro 149: hiver 2018
Date de publication: décembre 2017
Envoi de Poste publications: Enregistrement n° 09023;
Convention n° 40038870
ISSN: 0823-2490
ISBN numérique: 978-2-924611-10-4 (PDF)
Dépôt légal: Bibliothèque et Archives nationales
du Québec, 2017

Les opinions émises dans les articles et les commentaires
n'engagent pas la rédaction.

Nuit blanche est membre de la Société de développement des périodiques
culturels québécois (SODEP) / www.sodep.qc.ca / info@sodep.qc.ca

Nuit blanche remercie le Conseil des arts et des lettres du Québec, le Conseil
des arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication et
le Service de la culture de la Ville de Québec; il est répertorié dans l'Index
des périodiques canadiens et dans Repère.

Conseil des arts
et des lettres

Québec

VILLE DE
QUÉBEC



Canada Council
for the Arts

Conseil des arts
du Canada

Financé par le gouvernement du Canada

Canada

3
6

Présentation

Sommaire des livres commentés

Commentaires de lecture

26
44

Fiction

Fiction (suite)



© Astrid di Crollanza

Véronique Olmi (p. 31)



Pochette de l'album 'J'ai soif'

59

Commentaires de lecture

Essai

Raoul Duguay (p. 60)

Rubriques

20

Écrivains franco-canadiens

Guy Gauthier

Off-Off-Saint-Boniface

par J. R. Léveillé



DR

48

Écrivains méconnus du XX^e siècle

Jacques Chauviré (1915-2005)

par Bruno Curatolo



© Olivier Giroud

Entrevue

34

Rodney Saint-Éloi
poète-romancier et éditeur
par Michèle Bernard



DR

Articles

10

Codes et voix innues contemporaines
par Jean Désy

16

Niviaq Korneliusen
From Greenland with Love
par Pierre-Luc Landry

32

BD : des nouveautés à lire et à relire
par Manouane Beauchamp



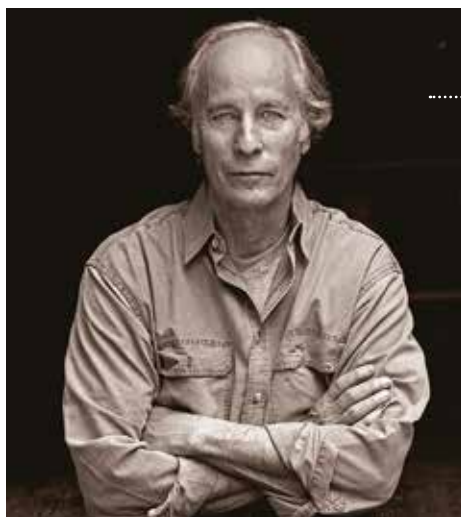
Naomi Fontaine

Photo : Daniel Tremblay

© Helle Nørregaard



© Laura Wilson



39

Richard Ford

La somme des oublis
Entre eux de Richard Ford
par Jean-Paul Beaumier

41

Canada
Un hold-up, des meurtres...
par Patrick Bergeron

43

En toute franchise
par Patrick Bergeron

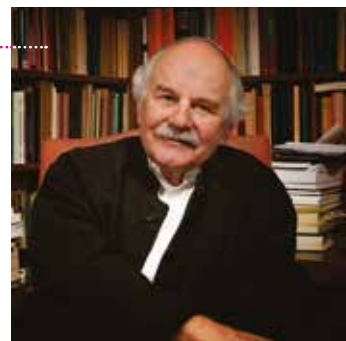


52

Georges Leroux
Contempler ou agir ?
par François Lavallée

55

Yuval Noah Harari
Exploits et crimes
de l'*Homo sapiens*
par Laurent Laplante



© Michel Legendre

Sommaire des livres commentés

Fiction

ALLARD, Jacques : *Sarah Zweig. D'amour et de guerre*, Hurtubise, 2017, par J.-G. Hudon, p. 44.

BANNEL, Cédric : *Kaboul express*, Robert Laffont, 2017, par Y. Cliche, p. 46.

BANKS, Russell : *Voyager*, Actes Sud, 2017, par J.-P. Beaumier.

BOLDUC, Monica : *Dead End*, Perce-Neige, Moncton, 2017, par D. Lonerger.

DUSSAULT, Danielle : *Libera me*, Michel Brûlé, 2017, par F. Belu.

ESPEDAL, Tomas : *Gens de Bergen*, Actes Sud, 2017, par J.-P. Beaumier.

FILION, Stéphanie : *Grand fauchage intérieur*, Boréal, 2017, par C. Voyer-Léger, p. 46.

FITZGERALD, Francis Scott : *Je me tuerais pour vous*, Grasset/Fayard, 2017, par R. Bourneuf.

FORD, Richard : *Entre eux*, L'Olivier, 2017, par J.-P. Beaumier, p. 39.

FORD, Richard : *En toute franchise*, L'Olivier, 2015, par P. Bergeron, p. 43.

FORD, Richard : *Canada*, Boréal, 2013, par P. Bergeron, p. 41.

FRANCESCHINI, Dario : *Ailleurs*, Gallimard, 2017, par G. Baril.

GROLEAU, Catherine Eve : *Johnny*, Boréal, 2017, par C. Voyer-Léger, p. 44.

HAUUY, Vincent : *Le tricycle rouge*, Hugo et Compagnie, 2017, par G. Bélanger.

KNAUSGAARD, Karl Ove : *Aux confins du monde*, Denoël, 2017, par Y. Poulin, p. 28.

KORNELIUSSEN, Niviaq : *Homo sapienne*, La Peuplade, 2017, par P.-L. Landry, p. 16.

KOSCIELNIAK, Hélène : *On n'sait jamais à quoi s'attendre*, L'Interligne, 2017, par J. Pelletier.

MALLET-PARENT, Jocelyne : *Basculer dans l'enfer*, David, 2017, par Y. Cliche, p. 28.

MAZZIERI, Julie : *La Bosco*, Hélio, 2017, par D. Laporte.

NELSON, Mélodie : *Juicy, Ta Mère*, 2017, par D. Laporte.

NICOL, Mikella : *Aphélie*, Le cheval d'août, 2016, par F. Belu.

NOTHOMB, Amélie : *Frappe-toi le cœur*, Albin Michel, 2017, par F. Belu.

OLMI, Véronique : *Bakhita*, Albin Michel, 2017, par T. Lamartine, p. 31.

OLSEN, Karen : *La bonne de Chagall*, David, 2017, par D. Lonerger.

QUINN, Judy : *Pas de tombeau pour les lieux*, Le Noroît, 2017, par B. Lemieux, p. 30.

SIGURDARÓTTIR, Lilja : *Piégée*, Métailié, 2017, par M. Bernard, p. 45.

SIMARD, Matthieu : *Ici, ailleurs*, Alto, 2017, par S. Lupien.

STEFÁNSSON, Jón Kalman : *À la mesure de l'univers*, Gallimard, 2017, par Y. Poulin.

THIBODEAU, Serge Patrice : *L'isle Haute en marge de Grand-Pré*, Perce-Neige, 2017, par B. Lemieux, p. 27.

TREMBLAY, Lise : *L'habitude des bêtes*, Boréal, 2017, par F. Ouellet, p. 27.

VUONG, Ocean : *Ciel de nuit blessé par balles*, Mémoire d'encrier, 2017, par J. Quinn.

WAGAMESE, Richard : *Cheval indien*, XYZ, 2017, par Y. Cliche, p. 47.

WILHELMY, Audrey : *Le corps des bêtes*, Leméac, 2017, par P. Boivin, p. 29.

BD

CHABBERT, Ingrid et **POCHON**, Clémentine : *Luna la nuit*, Les Enfants Rouges, 2017, par M. Beauchamp.

EVANS, Kate : *Rosa la rouge*, Amsterdam, 2017, par M. Beauchamp, p. 32.

GAULD, Tom : *En cuisine avec Kafka*, Alto, 2017, par M. Beauchamp, p. 26.

KOKOR, Alain et **RABATÉ**, Pascal : *Alexandrin ou L'art de faire des vers à pied*, Futuropolis, 2017, par M. Beauchamp, p. 32.

MIKAËL : *Giant*, Dargaud, 2017, par M. Beauchamp, p. 32.

THOM : *VII*, Pow Pow, 2017, par M. Beauchamp, p. 32.

Essai

BAILLARGEON, Normand : *À la table des philosophes*, Flammarion Québec, 2017, par G. Baril, p. 61.

BONIN, Hugo : *La démocratie hasardeuse*, XYZ, 2017, par G. Bélanger, p. 60.

COINTE, Michèle : *La mémoire encerclée*, Albin Michel, 2017, par R. Bourneuf, p. 64.

CORMIER, Michel : *Les révolutions inachevées*, Leméac, 2017, par Y. Cliche.

ERDOĞAN, Asli : *Le silence même n'est plus à toi*, Actes Sud, 2017, par T. Lamartine, p. 63.

HARARI, Yuval Noah : *Sapiens. Une brève histoire de l'humanité*, Albin Michel, 2015, par L. Laplante, p. 55.

KERNEL, Brigitte : *Le livre amoureux du soir*, Plon, 2016, par J.-P. Beaumier.

LEROUX, Georges et **NADEAU**, Christian : *Entretiens*, Boréal, 2017, par F. Lavallée, p. 52.

MABANCKOU, Alain (sous la dir. de) : *Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui*, Seuil, 2017, par Y. Cliche, p. 62.

MAJOR, Fabien : *Petits secrets et gros mensonges de votre banquier*, VLB, 2017, par G. Bélanger.

MOUTERDE, Pierre : *Les stratégies romantiques*, Écosociété, 2017, par G. Bélanger.

MORIN, René : *La construction du droit des Autochtones par la Cour suprême du Canada*, Septentrion, 2017, par Y. Laberge, p. 59.

QUÉTEL, Claude : *Le chien des boches*, Albin Michel, 2016, par R. Bourneuf, p. 65.

REVELIN, Pierre : *Chroniques du septième ciel*, Carte blanche, 2016, par G. Bélanger.

RODEN, Eva et Rudolph : *Eva et Ruda*, BQ, 2017, par J.-G. Hudon.

THÉRIAULT, Louise : *Raoul Duguay. L'arbre qui cache la forêt*, CRAM, 2017, par Y. Laberge, p. 60.

TRUDEL, Jean-Louis : *Petit guide de la science-fiction au Québec*, Alire, 2017, par P. Bergeron, p. 59.

Secrétariat
aux affaires
intergouvernementales
canadiennes
Québec

Merci au Secrétariat aux affaires intergouvernementales canadiennes du gouvernement du Québec pour son soutien à la promotion et à la diffusion de ce numéro.

En encadré : exclusivités Web en accès gratuit dans nuitblanche.com

Née en 1987 à Uashat sur la Côte-Nord, Naomi Fontaine est l'auteure des romans *Kuessipan*¹ [à toi en innu] et *Manikanetish* [petite marguerite]. Après des études à l'Université Laval, elle revient dans sa communauté d'origine et enseigne le français à l'école secondaire Manikanetish durant trois ans. De retour à Québec, elle poursuit actuellement des études à la maîtrise en littérature.

En chantier : un essai qui, dans une perspective d'affirmation identitaire et un peu à la manière de *Tout ce qu'on ne te dira pas*, *Mongo*, de Dany Laferrière, témoignera des manières de faire et de vivre innues. Bref, « ce que tu dois savoir si tu viens chez nous » : un antidote aux tristes jugements faciles.

1. « Dans une quête absolue d'essentiel, Naomi Fontaine excelle à débusquer l'inattendue beauté ». Voir *Nuit blanche*, n° 125, commentaire de lecture par Simon Roy.

Il dit : un chant triste, sorte de cri du cœur. Comparable au blues. La langue innue presque chantée, aux intonations lentes, celles qu'on fait durer par des respres. Le manque de voyelles rend la langue impénétrable, comme un rappel à la nature, la dureté, l'écorce et les panaches.

Kuessipan, Mémoire d'encrier, 2011, p. 25.

Leur parlant d'une voix claire de mes années d'étude, de ce qui m'avait guidée dans le domaine de l'éducation. Et de mon retour, ici, à Uashat. Je ne leur dirais pas ce qu'il aura fallu céder. Ni la peur de ne pas être reconnue chez moi. Je leur cacherais mes craintes de début de carrière, mes incertitudes, mon manque de confiance. Et je ne leur parlerais pas en innu. À cause de ma mauvaise syntaxe, de mon accent de Blanche.

Manikanetish, Mémoire d'encrier, 2017, p. 14.

J'ai appris plus tard que c'étaient les missionnaires qui avaient inculqué la toque aux femmes innues, ainsi que les cheveux attachés des deux côtés de la tête, deux nattes rondes collées à leurs tempes. Parce qu'elles étaient belles au naturel, les cheveux longs caressant leur dos. Attirantes et sauvages. Trop belles pour les hommes de dieu qui avaient juré l'abstinence. Ils les avaient enlaidies.

Manikanetish, p. 23.



Naomi Fontaine, novembre 2017

Codes et voix innues

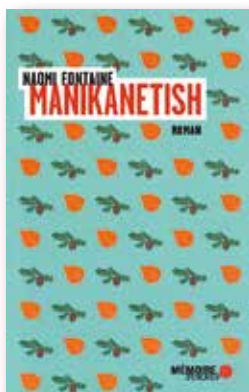


Par
JEAN DÉSY*

contemporaines

Un soir de septembre 2017, à la Librairie du Quartier, à Québec, j'assiste au lancement de *Manikanetish*¹ (« petite marguerite », en innu), le dernier roman de Naomi Fontaine. Je connais Naomi pour l'avoir accompagnée en cours d'écriture de son premier roman, *Kuessipan*², dans le cadre d'un programme de Première Ovation. Déjà, un professeur invité, de passage à l'Université Laval, François Bon, avait reconnu le talent de Naomi. Le manuscrit sur lequel elle travaillait, qui allait donner l'un des premiers romans « innus » écrits au Québec, nous plongeait dans la vie intime de plusieurs personnages habitant Uashat, une communauté située en pleine ville de Sept-Îles.

Lors des cinq ou six rencontres que nous avons eues, toujours au café Krieghoff, sur la rue Cartier, je n'ai eu que des détails à suggérer à Naomi. Celle-ci, intuitivement, savait ce qu'elle devait faire pour que son texte évolue avec qualité. J'aurais aimé que *Kuessipan* devienne un roman plus élaboré, mais ce texte plut beaucoup aux gens de Mémoire d'encrier ; il fut très vite publié. Il parlait avec vérité des tristesses, des joies, des détresses comme des espoirs innus.



Je lui avais rendu visite, à Uashat, quelques années après la parution de *Kuessipan*. Elle est contente de me revoir ; moi aussi. Elle me remercie. Je lui redis que je n'ai vraiment rien fait pour que sa fille soit porteuse d'une voix littéraire de si grande qualité. C'est alors que la mère de Naomi me dit qu'il était temps que les Innus s'approprient « nos codes ». Pour elle, sa fille possède dorénavant fort bien la majorité de ces codes. Elle a étudié à l'Université Laval ; elle poursuit, ces années-ci, des études de maîtrise en recherches littéraires, avec spécialisation en littérature innue et des Premières Nations.


LES CODES DE « L'AUTRE »

En ce mois de septembre 2017, six ans après la naissance de *Kuessipan* et grâce à un second roman, je revois la même jeune écrivaine (elle a un peu vieilli, certes, mais si peu !). Son fils, qui a maintenant huit ans, est toujours aussi bellement présent dans la vie de sa mère (il jouera beaucoup sur le trottoir, devant la librairie, pendant les discours et autres retrouvailles). À l'intérieur de la librairie, il me semble que près de la moitié des gens sont innus. La mère de Naomi est là ; elle me reconnaît.

Toujours selon sa mère, Naomi applique les codes de la société québécoise avec talent. J'acquiesce. D'ailleurs, après une première allocution, au cours de laquelle Naomi remercie tout le monde d'être là, envoyant un merci tout spécial à son éditeur Rodney Saint-Éloi³ « qui l'a fait travailler si fort », et après une courte lecture d'un passage tiré de *Manikanetish*, sa mère vient confirmer publiquement ce qu'elle me confiait autour des apprentissages des « codes ». Elle insiste : si elle-même n'a pas eu la chance de jongler avec les codes de « l'autre » (ce qui revient à dire de la société « non innue »), sa fille, elle, y est parvenue. ►



Tu sais, cet autre dont je te parle, il est en effet perçu comme un dominant. Celui qui est venu en grands bateaux de bois, celui qui est venu avec ses machines, celui qui est venu construire des barrages hydroélectriques. Celui qui est venu avec ses compagnies forestières, avec ses minières, avec ses usines. Celui qui cherche encore, qui cherche l'uranium, qui cherche le pétrole, qui cherche le sable. Celui qui est venu tout salir, tout renverser, tout briser. Depuis son arrivée, le territoire ancestral s'est dégradé. Le territoire étouffe.

À moins de renverser le système, d'éteindre toutes ces machines, on ne peut pas y faire grand-chose. Personne, même pas cet autre. Je souhaiterais tout de même ajouter que, malgré tout et quoi qu'il arrive, cet autre est aussi celui qui est venu avec ses connaissances, avec sa littérature, son écriture, sa langue nouvelle, ses prières, sa conviction et sa fascination du pays. Il est venu avec ses livres. Il est venu avec sa poésie. Je ne dis pas que nous n'avions pas ces choses, je dis que vous êtes venus avec cette richesse qui a nourri la nôtre ». 

1. Naomi Fontaine, *Manikanetish*, Mémoire d'encrier, Montréal, 2017, 144 p. ; 19,95 \$.

2. Le livre a été publié chez Mémoire d'encrier en 2011.

3. Voir entrevue p. 34-38.

4. Deni Ellis Béchard et Natasha Kanapé Fontaine, *Kuei, je te salue. Conversation sur le racisme*, Écosociété, Montréal, 2016, 160 p. ; 20 \$.

* Jean Désy enseigne à l'Université Laval, à Québec, en médecine et en littérature. Il pratique toujours la médecine au Nunavik. Parmi ses dernières parutions, un essai publié en septembre 2016, chez Mémoire d'encrier, intitulé *Amériquoisie* ; un essai portant sur la spiritualité, publié en mars 2017, chez XYZ, en collaboration avec Isabelle Duval, intitulé *La route sacrée* ; un recueil de poésie chez Mémoire d'encrier, en octobre 2017, intitulé *Chorbacks*.

From Greenland with Love

Homo sapienne, roman d'amours



Par
PIERRE-LUC LANDRY*

*Homo sapienne*¹, premier roman de l'auteure groenlandaise Niviaq Korneliussen, est quelque chose comme une bombe queer, un texte existentiel et audacieux dans le fond comme dans la forme, une « parole qui n'[est] ni du bruit ni le ronron du système² » et qui propose une sociabilité conçue en dehors des modèles dominants.

Niviaq Korneliussen

Fia, Inuk, Arnaq, Ivik et Sara sont des personnages ingouvernables. *Iels*³ écoutent Joan Jett and the Blackhearts, les Foo Fighters, Pink, Rihanna et Greg Laswell. Iels entrent en relation, se font mal, se détestent, se pardonnent, apprennent à aimer. Iels boivent, souvent, souvent trop, et font la fête dans les bars et les appar-

tements de Nuuk, au Groenland. Fia, Inuk, Arnaq, Ivik et Sara s'opposent à la « hetero bullshit », découvrent comment établir des liens authentiques d'humain à humain. Iels changent, se contredisent, s'insultent, s'embrassent, s'étreignent, baisent, s'écrivent textos et messages sur Facebook, cherchent à exister. Fia, Inuk, Arnaq, Ivik et Sara se découvrent lesbiennes, gays,

Guy Gauthier, Off-Off



© Karen Gauthier

Guy Gauthier



Par
J. R. LÉVEILLÉ*

Fin septembre 2017, le dramaturge, mémorialiste et poète Guy Gauthier participe à Winnipeg au Winnipeg International Writers Festival et à la scène francophone Livres en fête, lance son premier recueil de poésie en français, une de ses pièces Off-Off-Broadway est mise en scène, et il est conférencier au colloque international Rencontre des imaginaires tenu par les universités de la ville. Ces événements ont constitué une espèce de retour au bercail littéraire pour un auteur franco-manitobain trop méconnu.

-Saint-Boniface

Guy Gauthier est né à Saint-Norbert au Manitoba en 1939. La famille déménage brièvement au Québec avant de revenir s'installer à Saint-Boniface, où Gauthier se trouve voisin du poète Louis-Philippe Corbeil, qu'il fréquente assidûment.

Jeune homme, il est, comme Corbeil avant lui, renvoyé du collège de Saint-Boniface pour indiscipline. Il poursuit ses études en anglais au Saint Paul's College, où il obtient son baccalauréat en 1963. Durant ses années universitaires, il se met à écrire, principalement en anglais, par mesure de rébellion contre l'état de la Langue et de la Foi. Le jeune auteur se prête alors à certaines expériences d'isolement pratiquées à la Faculté de psychologie dans le cadre d'un programme de recherche de l'armée américaine.

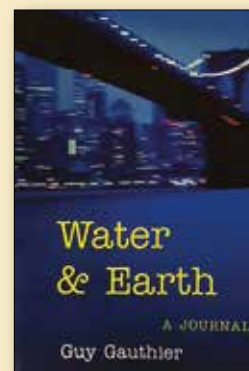
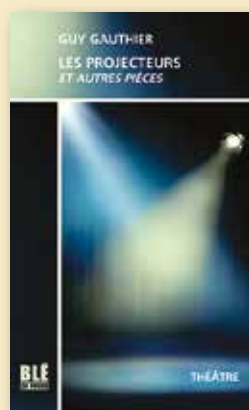
DRAMATURGE

C'est au Saint Paul's College qu'il rédige, en 1963, sa première courte pièce *Spotlights*, de style avant-gardiste : « C'était un ballet autant qu'une pièce. Les jeux de lumière et l'expression corporelle y tenaient une place au moins aussi grande que le dialogue¹ ». Deux ans plus tard, la pièce est traduite en français et montée par le Cercle Molière dans le sous-sol de l'ancienne basilique de Saint-Boniface. Le spectacle étonne, pour ne pas dire qu'il détonne dans ce haut lieu de la religion : « Le théâtre trop moderne et quelquefois trop abstrait de Guy Gauthier n'avait pas de chance de se développer dans la petite ville de Saint-Boniface² ». Cette pièce, qui lance la modernité du théâtre *made in Manitoba*, sera aussi montée par le Venture Theatre de Winnipeg, le New York Theatre Ensemble et le Centre national des arts à Ottawa. Il faudra toutefois attendre septembre 2017 avant de revoir le théâtre de Gauthier à Saint-Boniface : sa pièce *Off-Off-Broadway The Hobby Horse* est montée en traduction (*Le cheval de bois*), et le Cercle Molière présente quelques extraits des *Projecteurs* et de *Maudite soit la nuit*.

De 1963 à 1967, le dramaturge, alors chauffeur de taxi, est actif dans le monde théâtral de Winnipeg, particulièrement avec la compagnie du Venture Theatre, qui avait son pied-à-terre dans le sous-sol de la gare du Canadien

National. Lui et un ami, Arthur O'Reilly, y allaient souvent passer la nuit, « jusqu'à ce que le CN [prévienn]e Venture Theatre, explique Gauthier, et par la suite on nous refusait l'entrée³ ». Sa pièce *Riel of Orange*, montée par la troupe en 1964, est un des premiers drames à se pencher sur la figure mythique de Louis Riel.

L'auteur prête occasionnellement main-forte au Cercle Molière, où il rencontre deux bêtes de scène québécoises, Jean-Marie Lemieux et Yvon Thiboutot, qui s'intéressent à son théâtre et qui lui facilitent des entrées à Montréal. En 1967, armé d'une bourse du Conseil des arts du Canada, Gauthier arrive à Montréal où Claude Préfontaine, directeur de l'Égrégore, songe à monter deux de ses courtes pièces. La production n'aura pas lieu. Ce sera ensuite au tour de



Jean Guy de l'Estoc à Québec de s'intéresser à l'œuvre de Gauthier, sans succès. « Montréal ne fut pour moi qu'une suite de déceptions.⁴ » Le dramaturge aura toutefois l'occasion d'assister à un moment clé du théâtre québécois. Invité par son ami winnipégois Arthur O'Reilly, qui avait été régisseur pour André Brassard, il assiste à la mise en lecture des *Belles-sœurs* de Michel Tremblay le 4 mars 1968.

Mais c'est New York qui l'attire et il s'y installe dès 1969. Il est reçu à plusieurs reprises par Edward Albee dont le producteur, Richard Barr, s'intéresse vivement à l'écriture de Gauthier, souhaitant que le dramaturge passe des courtes pièces Off-Off-Broadway à un « *major work* » pour la grande scène, lui disant : « We'll do great things together⁵ ». Mais Broadway n'a jamais intéressé l'auteur manitobain, qui composera une vingtaine de pièces pour le théâtre Off-Off,

Tom Gauld

EN CUISINE AVEC KAFKA

Trad. de l'anglais par *Éric Fontaine*

Alto, Québec, 2017, non paginé ; 24,95 \$

Pour vous assurer de savourer pleinement ce livre, voici un mode d'emploi : ouvrez-le à n'importe quelle page, lisez quelques planches, dix tout au plus, puis refermez-le.



Répétez cet exercice le lendemain et les jours subséquents sans jamais dépasser le nombre de pages lues par séquence. Si vous tombez sur une planche que vous reconnaissez, prenez le temps de la lire comme si c'était la première fois. Il est normal qu'au début l'humour

vous laisse indécis puisqu'il s'agit d'un style « british », sans bling-bling, tartes à la crème ou vulgarité. Dans ces pages, vous plongez dans un humour sarcastique, absurde, burlesque. Un type d'humour qui se savoure lentement, à petites doses.

Cet album, qui pourrait être considéré comme la suite de *Vous êtes tous jaloux de mon jetpack* (Alto), paru en 2014, rassemble des dessins publiés dans les pages du *Guardian*, du *New Yorker* et du *New York Times*. Tom Gauld y revisite certains aspects de la culture populaire ou des lieux communs en s'amusant à les travestir, à en faire ressortir les contradictions ou encore à y introduire des anachronismes.

Par exemple, il imagine la librairie des snobs, où un libraire indique au client que l'ouvrage recherché se trouve dans la section « Largement surestimés » du rayon des « Prétendus classiques ». Plus loin, Gauld dresse la liste des erreurs courantes commises par des auteurs inexpérimentés de romans policiers, tel qu'inventer trop de personnages de domestiques, présenter une histoire sans assassinat ou mettre en scène un détective qui s'avoue vaincu.

Bien que l'auteur touche à de nombreux sujets, son champ de prédilection est l'univers du livre et ses acteurs, qu'il s'agisse des auteurs, des personnages, des éditeurs ou des libraires. Et n'oubliez pas : lire ce livre d'un trait serait en soi une erreur car immanquablement, certaines blagues ne pourraient être savourées à leur juste valeur.

Manouane Beauchamp



© *En cuisine avec Kafka*, Tom Gauld, Alto

Véronique Olmi

BAKHITA

Albin Michel, Paris, 2017, 455 p. ; 34,95 \$

On pourrait dire de l'enfer au ciel, au sens propre. Ou encore de la nuit la plus opaque à la lumière du jour. Le jour avec ses nuages, ses intempéries, parfois ses éclaircies, au moins à l'abri du martyr.

Du nadir au zénith, voilà bien résumé le parcours de Bakhita, esclave et sainte. Dans le roman que lui consacre Véronique Olmi, la narratrice qui n'est pas Bakhita épouse son âge. Son innocence pure, son intelligence candide. Elle a sept ans, elle est arrachée à sa famille et à son village du Darfour par des trafiquants négriers musulmans. Achetée une première fois, Bakhita fuit, tenant par la main une autre fillette. Elle affronte avec Binah les bêtes sauvages, animales et humaines, aussitôt rattrapée par l'esclavage, « le mot après lequel il n'y a plus rien ». Elle marche trois cents kilomètres pour être exposée au grand marché d'El Obeid. Achetée par un maître, chef arabe, elle est placée dans un harem. Elle a neuf ans, elle est livrée au saccage du dedans et du dehors par le fils du maître, « crime dont on ne meurt pas ».



Un jour ou l'autre, une guerre s'achève. C'est dans l'ordre des choses. Mais l'esclavage, lui, dure et dure. Là, au fond du gouffre, il agit dans les couches profondes de l'intimité. Se joue dans le corps, l'esprit, le cœur saigné à blanc. *L'âme piégée*. À Bakhita, il ravit tout. Tout, même son nom de naissance qui se dissout dans la violence du traumatisme. Elle a dix ans, elle est vendue à un autre maître, un général turc. Chaque matin de désert et d'échecs, un seul but : survivre à la journée. Il y aura cinq maîtres. Le dernier, un consul, l'emmènera en Italie où l'esclavage n'existe pas, ni le noir de sa peau. Son corps – unique – lui est rendu. Bakhita confiera plus tard : « Je n'étais pas encore libre mais les choses commençaient à changer : fini les fouets, les punitions, les insultes, bref, les dix ans de traitement inhumain ».

Après la profanation de sa vie, après la torture, elle a dix-huit ans. Accueillie dans un couvent vénitien, l'ancienne esclave, douce et bonne comme la voyait sa mère, enveloppe

d'un soin quasi divin les plus humbles, les enfants surtout. Pourtant, persiste ce vide qu'aucune ferveur ne saurait combler. Le vide laissé par sa mère et sa sœur jumelle, son père et son village dont Bakhita est pour toujours séparée. Il se sera écoulé 53 ans avant qu'elle ne revoie un humain de la même couleur de peau.

En vérité, on ne sait pas comment explorer la dentelle littéraire simple et si évocatrice de Véronique Olmi, sans l'abîmer. Dans son récit d'une gravité extrême, elle tient une plume aussi légère qu'intense. Elle retrace avec finesse les secrets logés dans la psyché de Bakhita, ces germes de rébellion intérieure qui lui permettront de survivre à la soumission totale de l'état d'esclave, pour enfin choisir son ultime maître, Dieu.

La mélodie envoûtante d'Olmi façonne un rare alliage de douceur et de violence, porté par la grâce de mots modestes. Vibrants. Très politiques, sans en avoir l'air. Loin désormais de Tawehisha, lieu de convergence des chasseurs d'esclaves et du trafic d'eunuques, Bakhita traverse la Grande Guerre, la construction du fascisme et la Deuxième Guerre, tandis que sans relâche elle soulage avec la puissance que seule la foi procure la pauvreté des enfants italiens, pareille à celle de son Soudan natal. « Ce qu'elle croit, c'est qu'il faut aimer au-delà de ses forces ». Elle a connu l'enfer, elle ne désire plus que connaître Dieu. Elle prononce ses vœux. Les gens du peuple vénèrent celle qu'ils nomment la Madre Moretta. La Petite Mère noire. En 1910, la publication de son histoire se transforme en phénomène. Des milliers de gens veulent la voir, lui toucher, cependant qu'on lui vole encore sa vie au profit de la propagande mussolinienne. Elle a 78 ans quand cette vie se retire de son corps, jadis scarifié, aujourd'hui sanctifié. Esclave de 1874 à 1889, elle est déclarée sainte par Jean-Paul II en l'an 2000.

La force du roman de Véronique Olmi émane de sa détermination à dépeindre les visages innombrables de l'esclavage et de l'inhumanité du monde, cela fait en tissant de subtils liens d'amitié et d'amour entre les humains noirs et blancs, enfants et adultes, femmes et hommes. Dans le chaos et la cruauté indicibles, l'espoir ne s'éteint jamais, et arrache nos dernières larmes humaines.

La romancière et dramaturge s'est trouvée sur la courte liste du Goncourt 2017. Aurait-il fallu invoquer le saint nom de Bakhita pour qu'une femme mérite cette haute consécration deux années d'affilée ? Ce n'aurait pourtant pas été miracle, mais juste reconnaissance.

Thérèse Lamartine



Par
MANOUANE BEAUCHAMP*

BD:

des nouveautés à lire et à relire

Certains bandes dessinées, contrairement à ce que d'autres pourraient être tentés de penser, méritent, voire nécessitent une seconde lecture afin qu'on en saisisse bien toute l'essence – elle est loin l'époque où, à la manière de *Blake et Mortimer*, la fonction du dessin consistait simplement à appuyer les textes et les dialogues. Et pour chaque album il y a une raison différente de faire une relecture.

QUELQUE CHOSE DE GÉANT

On appréciera toute la richesse visuelle des planches de *Giant*¹ (Dargaud), le premier d'une série de deux albums de Mikaël. Le Québécois d'adoption s'est fait connaître en signant le dessin de la minisérie *Promise*, qui a remporté le Grand Prix de la ville de Québec en 2015 et en 2016. Dans son nouvel opus, où il signe à la fois le dessin et le scénario, il nous fait plonger dans le New York de la Grande Dépression.

Il s'appelle Jack Jordan, mais ses collègues l'ont surnommé Giant à cause de

sa stature hors norme. Irlandais d'origine, il travaille comme riveteur sur le chantier du Rockefeller Center. À la suite du décès accidentel de son collègue et compatriote, il est chargé d'en informer sa veuve, qui vit en Irlande. Un soir, après le travail, on lui tend une petite boîte en carton contenant les maigres possessions du défunt, dont la correspondance avec sa femme. Il décide alors de lui répondre en se faisant passer pour son mari, et à chaque lettre il joint de l'argent afin d'aider cette mère de trois enfants. Mais le passé de Giant semble le rattraper au moment même où la veuve décide d'embarquer sur un paquebot en direction de New York.

Au fil des pages, on savoure le dessin vif de Mikaël, rehaussé par l'utilisation d'une palette de couleurs rappelant les photographies de l'époque, ce qui a pour effet de nous faire pénétrer dans l'univers du New York de l'entre-deux-guerres. Le dessin, composé de détails savoureux, s'imbrique dans le scénario pour le soutenir tout en finesse. Ici et là, Mikaël glisse des indices visuels dont





Portes de résidence et de commerce au Cap-Haïtien

L'ambiance est feutrée. L'horreur fait place à une tendresse aseptisée presque étouffante. J'ai une idée fixe : rentrer chez moi. Chez moi, c'est un appartement de la rue Chabot dans le quartier Rosemont, un magnolia près de l'escalier colimaçon en fer forgé, le silence des souvenirs, les toiles sur les murs et les livres qui attendent sur des étagères de bois. [...] La lumière de l'aube pénètre le jour. Un début de soleil est à l'horizon. Je pense au poème de Gérard Godin :

*J'ai vu le soleil se lever
dans tant et tant de pays
je ne savais plus lequel
était le mien.*

Haïti, kenbe la ! 35 secondes et mon pays à reconstruire, p. 238.

Rodney Saint-Éloi

poète-romancier et éditeur



Entrevue réalisée par
MICHÈLE BERNARD*

Poète, romancier, essayiste et éditeur, Rodney Saint-Éloi est né en Haïti en 1963. Il a émigré au Québec en 2001 et deux ans plus tard, il fondait les éditions Mémoire d'encrier. Aujourd'hui, il se définit comme un « passeur de mots et de mémoires », son rôle le plus important, confie-t-il en entrevue.

Chacun ses pieds
dans ses pas

chacun ses larmes
au large des yeux

chacun sa main
pour l'aumône

dans le trois-mâts
chacun ses rêves

Gaston Miron, *L'homme rapaillé*

Rencontré à Montréal dans les locaux de sa maison d'édition, au cœur de La Petite-Patrie, Rodney Saint-Éloi parle de ses projets. Dreadlocks ramassées en queue de cheval, sourire aux lèvres et regard concentré, l'écrivain se raconte. Il n'a pas besoin d'être interpellé, il sait ce qu'il veut dire et le dit. La journaliste oublie ses propres notes et sa grille d'entrevue, pour mieux se concentrer sur les confidences que l'écrivain livre pêle-mêle; elle apprécie plus que jamais la fonction dictaphone de son iPhone, précieuse mémoire secondaire. On écoute aujourd'hui, on écrira demain.

L'ÉCRIVAIN DES MERS DU SUD

Rodney Saint-Éloi, ce passionné des mots et des lettres, est né dans une famille plutôt modeste à Cavaylon, petite ville sise au sud-ouest de l'île d'Haïti. Enfant, il étudie à Port-au-Prince



au Collège Canado-Haïtien tenu par les frères du Sacré-Cœur, une congrégation religieuse québécoise. Dès l'âge de treize ans, il s'institue écrivain public pour venir en aide à ses camarades de classe. Le futur éditeur est précoce. Il fréquente assidûment la bibliothèque de l'école où il découvre les Rimbaud, Apollinaire et Nerval, mais aussi les Nelligan, Miron, Ducharme et Brossard. Déjà

poète, il apprécie la langue québécoise, un goût qui lui collera à l'âme à tout jamais.

À l'université, Rodney Saint-Éloi étudie l'économie et la linguistique, et lit avec passion les grands de la littérature haïtienne, les Frankétienne, René Depestre, René Philoctète. Il apprend à connaître Dany Laferrière, son aîné de dix ans qui deviendra un jour son ami et son complice; il est fasciné par l'audace de *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*, paru en 1985. Tout en dirigeant les pages culturelles du *Nouvelliste* – un journal fondé en 1898 où il travaillera

La somme des oublis

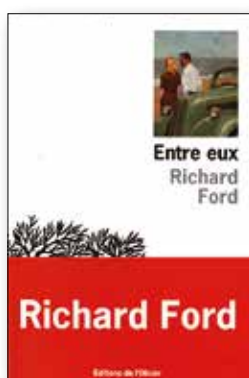
Entre eux de Richard Ford



Par
JEAN-PAUL BEAUMIER*

Tôt ou tard, la question se pose : quelle influence mes parents ont-ils eue sur ma décision de devenir écrivain ? Sur mon écriture ? Qu'écrirai-je sur eux maintenant qu'ils ne sont plus là ? Certains y consacreront un livre, tantôt pour comprendre, tantôt pour se libérer de quelque ascendance, tantôt pour leur rendre hommage.

Les cas de figure sont aussi nombreux et variés qu'il y a d'écrivains, que ce sont les familles. Paul Auster a écrit son premier récit, *L'invention de la solitude*, à la mort de son père. Ce dernier, en mourant, lui a laissé un petit héritage qui lui a permis de se consacrer à l'écriture. S'ensuivra une œuvre qui donnera une large part à la quête d'identité. Éric Fottorino entreprendra également à sa façon une quête de ses origines et y consacra successivement deux ouvrages, le premier à son père adoptif, le second à son père biologique peu avant que ce dernier ne décède. Plus près de nous, Robert Lalonde a récemment consacré un ouvrage à sa mère, *C'est le cœur qui meurt en dernier*, Michaël Delisle à son père avec *Le feu de mon père*. Le plus souvent, l'image du parent nous est livrée par le tamis de la fiction. On



retient ce que la mémoire a conservé, ce que le présent modifie et, bien entendu, ce que la fiction transforme pour servir son propos. On pourrait multiplier les exemples, et les interprétations.

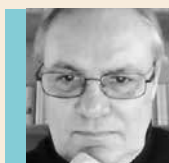
« Si mon père avait eu une longévité normale, il est probable que je n'aurais jamais écrit une ligne, tant son influence m'en aurait empêché », conclut Richard Ford après nous avoir brossé le portrait de celui-ci dans un récit qui vient de

Son large visage charnu et malléable était adonné au sourire. Le sourire était son expression spontanée. La bouche irlandaise bien fendue. Les yeux bleus transparents, qui sont aussi les miens. Ces détails n'ont sans doute pas échappé à ma mère lorsqu'elle l'a rencontré – où, je l'ignore, à Hot Springs ou à Little Rock, un peu avant 1928.

p. 17



Jacques Chauviré



Par
BRUNO CURATOLO*

Jacques Chauviré fut médecin pendant 40 ans et se voulut écrivain, ce qu'il resta toute sa vie : comme Georges Duhamel ou Louis-Ferdinand Céline naguère, Martin Winckler ou Jean-Christophe Rufin de nos jours, il fit de son métier un ferment de son art.



Jacques Chauviré (1915-2005)

C'est aux parisiennes éditions du Dilettante, pionnières et longanimes dans le domaine de la redécouverte, que l'on doit la première résurrection de Jacques Chauviré : en 1990, paraît un recueil de nouvelles inédites, *Fins de journées*, suivi de l'exhumation des trois romans initiaux. Le deuxième acteur de cette « revie » est Georges Monti, maître éditeur-imprimeur en sa maison du Temps qu'il fait à Cognac, reprenant trois autres titres ; tous avaient paru chez Gallimard



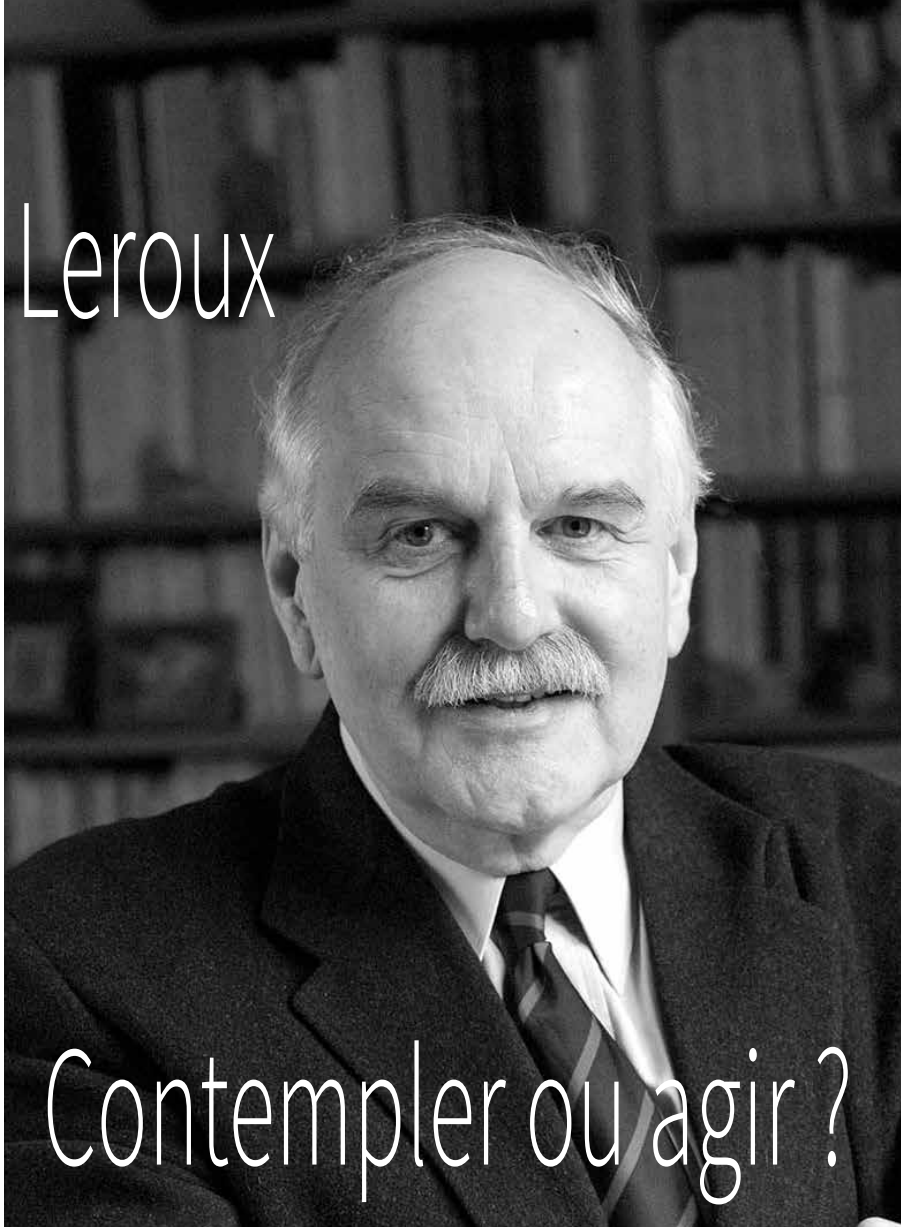
entre 1958 et 1980. Enfin, fidélité oblige, Monti mit sous ses vénérables presses *Élisa* en 2003, qui, grâce à l'opiniâtreté de Gilles Ortlieb et de Jérôme Garcin¹, fit connaître au vieux monsieur de 88 ans un retour inespéré sur la scène littéraire. Mais c'est d'abord Albert Camus qui recommanda la publication du premier ouvrage de Chauviré, en 1958, dans la collection « Blanche », où paraîtront les cinq autres : six romans en vingt-deux ans, ce n'est assurément pas le meilleur rythme pour suivre les sentiers

Georges Leroux



Par
FRANÇOIS LAVALLÉE*

Né en 1945, Georges Leroux arrive à l'âge professionnel au moment où le Québec met la hache dans le cours classique qui l'a formé et s'étourdit momentanément dans les mouvances révolutionnaires. Cette charnière entre l'« humanisme » et la « modernité », cette jonction entre tradition religieuse et sécularisation imprégneront tout son parcours de penseur et de citoyen.



Contempler ou agir ?

Georges Leroux

O n ne se refait pas : Georges Leroux est un intellectuel. Ce qui le branche, ce sont les livres, l'étude, la philosophie. Rien ne le fascine autant qu'une bibliothèque, rien ne le motive autant qu'une commande de traduction du grec ancien. Très tôt dans sa vie, Georges Leroux sait qu'il est attiré par la *vita contemplativa* dont se méfie Hannah Arendt. Mais s'adonner à ce penchant n'est pas si simple, d'abord quand on a un père qui s'inquiète de subsistance matérielle et voudrait plutôt vous voir entreprendre des études en droit ou en médecine, et ensuite quand même les jésuites, à qui l'on se destine, vous privent de Platon

pour vous imposer Saint-Ignace pendant votre noviciat.

« Contrairement à d'autres qui ont témoigné de leur amertume, je n'ai pas souffert de l'éducation religieuse qui a marqué mon enfance et je n'ai rien eu à subir qui aurait été oppressant », dit Georges Leroux dans la suite d'*Entretiens*¹ accordés à son ex-élève et ami Christian Nadeau. N'empêche, si la vie monastique l'attire, il constatera bien vite que ce n'est pas ce à quoi il est destiné. S'ensuit une douloureuse remise en question, y compris quelques mois à la Faculté de médecine, jusqu'à ce qu'un bon ami l'amène à reconnaître sa vraie nature et à s'inscrire à l'Institut d'études



Yuval Noah Harari

terminant. Sa possession vaut à l'homme lumière et chaleur, mais aussi une cuisine diversifiée et enfin libérée des germes et parasites meurtriers ; sa domestication lui permet d'opposer aux grands prédateurs un rideau redoutable. On n'a pas expliqué pour autant la domination exercée par l'*Homo sapiens* sur des homologues humains comme l'homme de Néandertal. Harari, sans conclusion péremptoire, incline à croire que le Sapiens a été servi par sa soif de socialisation : en mal d'échanges avec ses semblables, il aurait tiré de ses tâtonnements verbaux de quoi fonder une supériorité. « On pourrait croire à une plaisanterie, mais de nombreuses études corroborent cette théorie du commérage. » Fort de cette hypothèse, l'auteur entrevoit l'importance de la fiction : « Or, c'est la fiction qui nous a permis d'imaginer des choses, mais aussi de le faire *collectivement* ». Révolution marquante, car Sapiens n'aurait pu sans elle réunir des milliers, puis des millions d'individus : « Toute coopération humaine à grande échelle [...] s'enracine dans des mythes communs qui n'existent que dans l'imagination collective ».

SAPIENS EN SERIAL KILLER ?

Cette aptitude à ordonner la vie de milliers d'individus aurait ouvert à Sapiens la voie du pouvoir. À la chasse hasardeuse des groupuscules, il substitua d'amples coordinations. Sapiens put survivre aux froids nordiques, atteindre l'Australie, éliminer concurrents et prédateurs. « Aucun autre animal n'avait jamais investi aussi rapidement une telle diversité d'habitats radicalement différents – et ce, en utilisant partout quasiment les mêmes gènes. » Bilan ? « [...] la première vague de colonisation de Sapiens a été l'une des catastrophes écologiques les plus amples et les plus rapides qui se soient abattues sur le règne animal. »

Car la révolution agricole qui suivit fut, affirme Harari, « la plus grande escroquerie de l'histoire ». Les coupables ? « [...] une poignée d'espèces végétales,